Au moment que je fais cette moralité,

Si Peau-d'âne m'étoit conté,

J'y prendrois un plaisir extrême. Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant Il le faut amuser encor comme un enfant.

## FABLE V'

### L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,

venus dans les mémoires de sa vie, et sur ce canevas on a brodé une foule de mensonges. La légèreté avec laquelle on les accueille ne seroit-elle pas une espèce de profanation?

1 62° d'Ésope.

"N'avez vous point ouy parler de ce moucheron qui entra dans "l'œil du Roi Iacques d'Angleterre un iour qu'il estoit à la chasse? "aussitost l'impatience prit le Roy; il descendit de cheual en iurant "(ce qui luy estoit assez ordinaire): il s'appela malheureux, il ap- "pela insolent le moucheron; et luy adressant la parole: Méchant "animal, luy dit-il, n'as-tu pas assez de trois grands Royaumes que "ie te laisse pour te promener, sans qu'il faille que tu viennes te "loger dans mes yeux?"

Balzac, Entretiens, Leyde, Elzevir, 1659, in-12, p. 303 et 304.

Sterne a saisi la contre-partie de cette idée avec une grace ravissante: «Va, dit l'oncle Tobie au moucheron, en lui ouvrant la « croisée, le monde est assez grand pour nous deux! »

Cette fable est écrite avec beaucoup d'élégance et de pureté. Il faut remarquer sa division en deux stances de huit vers, dont la première comprend l'affabulation ou la moralité, et la seconde le récit. Cette dernière est sur deux rimes seulement, et, malgré cette difficulté, on ne trouveroit pas dans toutes les fables de rimes plus exactes et même plus riches.

Souvent pour des sujets même indignes des hommes. Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes Soit obligé d'avoir incessamment les yeux, Et que le plus petit de la race mortelle, A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle, Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens, Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.

Dans les plis de ses draps elle alla se loger.

Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger

La terre de cette hydre au printemps revenue!

Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue

Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

## FABLE VI.

Les Femmes et le Secret.

Rien ne pése tant qu'un secret ' : Le porter loin est difficile aux dames ; Et je sais même sur ce fait Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,

Proverbe.

La nuit, étant près d'elle: O dieux! qu'est-ce cela?

Je n'en puis plus! on me déchire!

Quoi! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu: gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.

La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,

Amsi que sur mainte autre anare;

Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit

Avec les ombres de la nuit.

L'épouse, indiscrète et peu fine,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé;

Et de courir chez sa voisine :

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé 1;

N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre:

Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre <sup>2</sup>. Au nom de Dieu, gardez-vous bien

D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne savez guère Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur<sup>3</sup> s'en retourne chez elle.

L'autre grille déja de conter la nouvelle : Elle va la répandre en plus de dix endroits ; Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait:

Précaution peu nécessaire,

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,

De bouche en bouche alloit croissant,

Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

#### FABLE VII

Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles, Ni les mains à celle de l'or 2:

"Wh homme auoit accoustumé son chien d'aller à la boucherie auec un panier pendu au col, où il mettoit aussi l'argent, et quand il estoit venu à la boucherie, les bouchers luy mettoient de la chair en son panier, pour l'argent qu'ils y trouvoyent. Mais quand il venoit à être encontré d'un autre chien, il auoit paour que ce chien lui mangeât sa chair, et pourtant il la mangeoit luimesme, mais quand il venoit à l'encontre de luy il portoit loyaument la chair en la maison, »

## Trésor des récréations, pag. 232-233.

Que de gaieté, que de naturel, quelle vérité de dialogue!

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Observez qu'elle ne se contente pas de raconter le fait, elle l'exagère.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> La Fontaine l'appelle le *pondeur*. Maintenant que le secret est entre ces deux femmes, il regarde la chose comme reçue.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> « Si dans le premier vers, à l'épreuve étoit régime indirect, le « poëte auroit eu raison de se servir du pronom relatif dans le se- « cond; mais c'est une espèce de proposition composée qui ne peut « se remplacer. » Guillon.

Peu de gens gardent un trésor Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis, S'étoit fait un collier du diné de son maître '. Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être '

Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes! Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné<sup>3</sup>, Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné. Il n'en eut pas toute la joie

Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.

> Grand combat. D'autres chiens arrivent : Ils étoient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups.

Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,

Et que la chair couroit un danger manifeste,

Voulut avoir sa part : et, lui sage, il leur dit:

Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit:
Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux: ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville l'
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prevôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple; et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre:
C'est bientôt le premier à prendre.

'L'allusion est très juste, mais on en concluroit mal que la conduite du chien de la fable fût excusable dans les magistrats auxquels La Fontaine le compare. Les animaux sont dirigés par un instinct naturel que la raison n'éclaire point. C'est sur cet instinct que nous les jugeons, et ce qui est ingénieux de la part d'une brute seroit fort répréhensible dans un échevin.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Image et précision.

<sup>&</sup>quot; « Vers très plaisant qui exprime à merveille le combat entre « l'appétit du chien et la victoire que son éducation le force à rem- « porter sur lui-même. » Снамбовт.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> D'adornare, latin, le vieux françois aorner, les participes aorné, aourné, atourné, que nous n'avons plus, et le substantif atour qui nous reste.

## FABLE VIII

## Le Rieur et les Poissons.

On cherche les rieurs; et moi je les évite.

Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite <sup>2</sup>:

Dieu ne créa que pour les sots

Les méchants diseurs de bons mots.

J'en vais peut-être en une fable

Introduire un : peut-être aussi

Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons: tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille 3:
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris;
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,

Dit qu'il craignoit qu'un sien ami, Pour les grandes Indes parti, N'eût depuis un an fait naufrage. Il s'en informoit donc à ce menu fretin: Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge A savoir au vrai son destin; Les gros en sauroient davantage. N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger? De dire si la compagnie Prit goût à sa plaisanterie, J'en doute 1: mais enfin il les sut engager A lui servir d'un monstre assez vieux 2 pour lui dire Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus Qui n'en étoient pas revenus, Et que depuis cent ans sous l'abyme avoient vus Les anciens 3 du vaste empire.

## FABLE IX.

## Le Rat et l'Huître.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle, Des lares paternels un jour se trouva soû.

<sup>&#</sup>x27;Une de ces historiettes qu'on rencontre dans tous les auteurs de facéties, et qui ne doivent quelque charme qu'aux heurenx détails qu'a su y semer le poëte. Les deux premiers vers sont pleins de goût; les deux suivants si justes et si précis qu'on peut les citer comme proverbes.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> «C'est une étrange entreprise que de faire rire les honnêtes « gens. » Molière, Critique de l'École des Femmes.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> A l'oreille d'un poisson; cela n'est que bouffon.

<sup>&#</sup>x27;La plaisanterie n'est pas d'assez bon goût pour que La Fontaine en réponde.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Gette périphrase est très bonne, et toute l'historiette n'est pas mal contée; mais ce n'est point là une fable.

<sup>3</sup> Anciens en trois syllabes, comme le demande l'euphonie.

Il laisse là le champ, le grain et la javelle, Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case:

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!

Voilà les Apennins, et voici le Caucase!

La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive

En un certain canton où Téthys sur la rive

Avoit laissé mainte huître: et notre rat d'abord

Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire!

Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.

Pour moi, j'ai déja vu le maritime empire:

J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.

D'un certain magister le rat tenoit ces choses,

Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents?.
Parmi tant d'huîtres toutes closes

Trait charmant qui rappelle le mot de Perrette :

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

Fab. 10, liv. VII.

Il est emprunté de Rabelais, un des auteurs favoris de La Fontaine. C'est dans le plaisant chapitre où Picrochole se propose la conquête du monde (33° du livre 1°): Voire mais, dit-il, nous ne bûmes point frais par ces déserts. On ne sauroit mieux exprimer la confiance avec laquelle une tête foible et de peu de cervelle se lisre à ses illusions, et leur prête une existence.

Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille:
Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premièrement

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement:

Et puis nous y pouvons apprendre

Que tel est pris qui croyoit prendre.

#### REMARQUE.

Admirons les beautés de cette fable sans appuyer sur chacune d'elles en particulier. Il n'y auroit pas un vers qui n'exigeât une remarque, du moins jusqu'à l'affabulation qui est d'une très petite importance; mais le discours du rat, la peinture de l'huître, et la narration presque entière, sont au nombre des morceaux les plus achevés du poëte.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cette plaisanterie n'est pas digne du reste.

Bel exemple de coupe imitative et pittoresque.

## LIVRE VIII.

## FABLE X.

# L'Ours et l'Amateur des jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché, Confiné par le sort dans un bois solitaire, Nouveau Bellérophon<sup>1</sup>, vivoit seul et caché. Il fût devenu fou: la raison d'ordinaire N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés. Il est bon de parler, et meilleur de se taire<sup>2</sup>: Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avoit affaire

Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore,

Il l'étoit de Pomone encore. Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi Quelque doux et discret ami.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:

De façon que, lassé de vivre Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,

Va chercher compagnie, et se met en campagne.

L'ours, porté d'un même dessein, Venoit de quitter sa montagne. Tous deux, par un cas surprenant, Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur : mais comment esquiver? et que faire? Se tirer en Gascon d'une semblable affaire Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.

L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit: Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte: et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble:

La Fontaine ne manque jamais l'occasion de donner à ses personnages tout le lustre qu'ils peuvent recevoir de son pinceau. Tout-à-l'heure un charretier étoit le *Phaéton* d'une voiture à foin, Maintenant un ours à demi léché devient un grand prince soliaire.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Proverbe.

Sæpe loqui prodest, sed semper posse tacere.

Camerarii Fabul., Lepor. Erud. p. 341.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Parmi, qui ne seroit plus employé en pareille construction, a dans ce vers je ne sais quoi d'antique et de naïf qui le rend bien préférable à une expression plus exacte.

Ce qu'il faut remarquer d'ailleurs sur ce passage, c'est qu'il n'y a rien dans la langue qui ait plus de naturel et de charme.

LIVRE VIII.

95

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots',
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;

Faisoit son principal métier D'être bon émoucheur; écartoit du visage De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé<sup>2</sup>.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une <sup>3</sup> allant se placer
Mit l'ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit: le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,

Vers admirable qu'on a renouvelé avec goût dans ce distique heureusement tourné:

> Délivrez-moi de ce fâcheux. On n'est pas seul; on n'est pas deux.

<sup>2</sup> La Fontaine a dit ailleurs:

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites? Fab. 3, liv. IV.

Parasite ailé est une jolie périphrase qui s'expliquoit d'ellemême. Le second vers n'est pas bon, et il a malheureusement été amené deux fois dans les fables par la nécessité de la rime, ce passage se lisant encore mot pour mot, vers 4 et 5 de la fable 13° du livre XII.

<sup>3</sup> La correction et la grace exigeroient la répétition du substantif. Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche; Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur, Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami; Mieux vaudroit un sage ennemi '.

#### FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa<sup>2</sup>;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre<sup>3</sup>.

Proverbe.

#### VARIANTE.

L'ours, porté d'un même dessein.....

C'est évidemment la bonne leçon. M. Guillon et M. Mongez écrivent:

L'ours porté d'un même destin.

Celle-ci est bien préférable pour la rime, et bien inférieure pour le sens; il n'y a pas à hésiter.

<sup>2</sup> La recherche de ce nom bizarre et de ce lieu éloigné produit une épigramme charmante.

<sup>3</sup> Ce trait est encore un de ceux où se manifeste la franche naïveté de La Fontaine. Il a dit quelque chose de fort gai en placant ces vrais amis au Monomotapa; mais comme sa malice est